

Une amitié fleurant bon la Provence, Jean Aicard et Aristide Fabre

Tout le monde connaît l'illustre Maurin des Maures. En réalité, qui était-il ? Comment ce personnage de fiction, si vivant et si truculent, est-il né dans le cerveau enflammé de Jean Aicard ? Est-il le fruit de la seule imagination du poète, ou bien des hommes de ce pays ont-ils pu lui servir de modèle ? Les deux, probablement, car ainsi s'écrit la vérité romanesque, loin de toute imitation servile.

Aristide Fabre fut l'un de ces hommes, je vais le montrer, non à travers une théorie mais un vécu passionnant et impressionnant. Sans doute, peu d'entre vous ont-ils entendu parler d'Aristide Fabre, sériciculteur à Hyères. Il eut pourtant son heure de célébrité. Jean Aicard, de l'Académie française, ne lui écrivait-il pas de Paris, avec pour toute adresse, en forme de galéjade : « A Aristide Fabre, Braconnier des Maures, en son domaine ». Le fait est authentique. Je possède l'enveloppe, écrite de la main du Maître ! En retour, le dit braconnier, mettait au « train des pignes » des sacs entiers de châtaignes, avec pour adresse : « Monsieur Jean Aicard, de l'Académie française » et elles arrivaient, devant le Jardin du Luxembourg, au domicile parisien de notre académicien. Heureux temps où le code postal n'avait pas encore été inventé et où la renommée n'était pas un vain mot.

J'ai connu Aristide Fabre grâce à un journaliste, reporter à *Paris-Jour*, que j'ai eu le bonheur de rencontrer : Jean-Maurin Fabre, aux prénoms évocateurs¹. Ce fils d'Aristide, filleul de Jean Aicard, né l'année où fut publié *Maurin des Maures*, porta le prénom du romancier

Jean Aicard, du poème au roman

et celui de son roman. Grâce aux souvenirs égrenés, à la contemplation des photos de famille, à la consultation des journaux du temps, au dépouillement de la volumineuse correspondance de Jean Aicard à Aristide, j'ai pu me faire une idée assez précise de la relation entre les deux hommes.

Aristide Fabre était un homme modeste mais cultivé. Il s'était fait connaître des sociétés savantes, ayant écrit plusieurs plaquettes sur la préhistoire des Maures. En particulier un *Essai de monographie sur Sainte-Maxime Calidianisi*, un autre *Essai de monographie ancienne sur la Vallée de la Pracouniou et les Cités des Pierres enchantées*. J'ai relevé une quinzaine de notes d'Aristide Fabre portant sur la préhistoire, l'archéologie (« Le Sinus Sambracitanus, notes de géographie physique »), l'entomologie (« L'histoire séricicole du département du Var »), dans les bulletins de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan et du Var, dont il était membre depuis 1914. D'autres notes encore ont paru dans le bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques. Mais son plus beau titre de gloire n'est-il pas d'avoir inspiré une amitié fidèle à notre romancier ? Un « être plein de délicatesse et de bonté », selon Jean Aicard qui lui écrit : « Vous êtes un brave cœur ».

Aristide Fabre est-il le modèle dont Jean Aicard s'est principalement inspiré pour créer le personnage le plus célèbre de ce coin de Provence, ou du moins pour nourrir son roman ? La correspondance l'atteste. Voyons le genre de message que Jean Aicard adressait à son ami et, si j'ose dire, l'usage qu'il faisait de son compère. Voyons les pensées que Jean Aicard, perdu dans sa capitale de gloire, et Aristide, resté dans sa Provence natale, cette « gueuse parfumée », comme le disait si bien Paul Arène, ont échangé presque au quotidien.

Ce courrier va de décembre 1904 à juillet 1917, quatre ans avant la mort du poète. Il s'agit là d'une simple indication, car parmi les 178 lettres ou télégrammes examinés, bien peu étaient datés. Ils portent mention du jour, souvent de l'heure, quelquefois du mois, rarement de l'année. Dans cette conversation suivie, bien qu'intermittente, les deux amis n'éprouvèrent nullement le besoin de marquer le temps. Jean Aicard, qui écrit de Paris, est toujours pressé. Il manque cruellement de temps et le répète sans cesse : « Un mot, en hâte ! Je suis brisé de fatigue. Quelle vie de travail fou. » L'expression « en hâte » revient dans

Une amitié fleurant bon la Provence, Jean Aicard et Aristide Fabre

des dizaines de lettres. Dans certaines, elle figure même deux fois. Quand la forme change, le fond reste le même : « Je n'ai pas une minute à moi. On me demande des discours et des discours. Je refuse. On m'en demande encore. Ceci vous explique qu'ayant en plus mes travaux, ceux de l'Académie et une correspondance écrasante, je n'ai que le temps de vous dire : Et alors, *coum'anan* ? »

Les lettres sont écrites en français, émaillées d'expressions provençales. La plupart des missives ne sont que de fréquents mais brefs messages. Il est clair que les deux comparses, qui se retrouvent lors des nombreuses venues de Jean Aicard dans le Var, préfèrent parler de vive voix. Mais quand le sujet le nécessite, le poète n'hésite pas à remplir de sa prose manuscrite huit pages grand format, qu'il achève d'ailleurs par un « Nous parlerons de vive voix, il me faudrait 100 pages ». Une autre fois, il renchérit « Les lettres ne disent rien. Il faudrait 200 pages ». D'autres fois, il griffonne, toujours en hâte, un mot sur un bout de papier, grand comme quatre timbres-poste !

De quoi est-il question dans ces billets ? Il apparaît, à leur lecture, que Jean Aicard n'est pas très heureux à Paris. Le soleil de la renommée littéraire ne lui suffit pas. La Provence, le soleil ardent, la lumière étincelante, l'odeur embaumée des collines, la vive chaleur du climat et des gens lui manquent. Il s'ennuie, il languit, il a le mal du pays. Aristide le sait. A chaque saison, il envoie à son ami exilé ce qui peut apporter les senteurs, les bonheurs du pays. En février, un bouquet de mimosa qui réchauffe le cœur du pauvre Jean : « Merci, mon cher Aristide de vos belles branches de mimosa. Elles ont fait notre joie par ces temps de pluie et de brouillard sombre. » A l'automne, ce sont des châtaignes, des grives, des bécasses. Et, bien entendu, en toutes saisons, les nouvelles du pays, les souvenirs des parties de chasse faites ensemble, des bons repas où s'échangent des histoires fameuses, des balades dans les collines et celles qu'ils projettent d'entreprendre. Car Jean Aicard, à Paris, ne songe qu'à sa prochaine évasion dans les Maures. Aussi ne cesse-t-il de réclamer des nouvelles : « Donnez un peu de vos nouvelles, ami Fabre... Eh bé, alors, *que fen, que ?* Je serais ravi d'avoir de vos nouvelles... Mon cher Aristide Fabre, votre silence m'inquiète. Pas un mot de l'ouverture !!! Que se passe-t-il ? » Il veut savoir où en est la saison de chasse, si le gibier est abondant. Il veut des nouvelles de Frou-Frou, le chien d'Aristide.

Jean Aicard, du poème au roman

Dans ces échanges, Jean Aicard laisse percer le fond de sa pensée, sa philosophie de la vie, des regrets aussi d'être tiraillé entre Paris et le Midi, entre le travail harassant et la douceur du *farniente*, entre la gloire houleuse et le bonheur rustique, paisible, du paysan varois. En témoigne cette lettre, savoureuse :

Mon cher Aristide,

Merci de toutes vos gracieusetés. Nous mangerons vos bécasses, cette semaine. Elles sont superbes et leur vue, comme tout ce que vous me contez de Frou-Frou, m'emplit de regrets ! Que ne donnerais-je pas pour être avec vous dans les bois mouillés, au bord des *baïssos*, dans les Maures, au bord de la mer... Hélas, je suis ici, dans la mêlée des ambitions qui se jalourent et dans le froid, sans soleil jamais. J'en souffre beaucoup...

Et, comme si cela n'était pas assez explicite, il ajoute en *post-scriptum* :

Que vous êtes heureux, d'être dans notre incomparable pays. Rendez-vous bien compte de votre bonheur. La vraie misère, la vraie tristesse n'existe pas chez nous. Elle est au nord.

Une autre fois, il avoue : « Il est dit que je ne tuerai pas une bécasse cette année encore. Comment faire quand le travail commande. » Et il croque, à la plume, dans la marge, une tête de bécasse ! Et encore : « Voilà la vie. Une dépêche. Et je suis forcé de partir pour Paris. Ecrivez-moi de temps en temps là-bas. Ah ! je les regrette, allez, les bécasses ! » Les bécasses, décidément, tiennent grande place dans ce courrier ! Et toujours, il se plaint : « Je meurs d'envie de pouvoir aller courir un peu les bois... mais que d'obstacles ! Le travail m'absorbe et me tue. » A la veille même de son élection à l'Académie française, Aicard confie à son correspondant : « Mon cher ami, que vous êtes heureux de pouvoir courir vos chères collines... Ici, c'est le terrain de toutes les mauvaises fièvres. » Il ne faudrait cependant pas croire cette correspondance morose ! La bonne humeur, l'humour y sont largement présents. Ainsi, non sans ironie bienveillante, Aicard écrit à Aristide : « Comme vous êtes bon de penser à moi, en pensant... aux bécasses ! »

Aristide, pour sa part, rapporte à son correspondant des anecdotes du terroir, entendues ici ou là, chez les paysans, les chasseurs, les pêcheurs. Jean Aicard qui s'en régale ne manque pas de

Une amitié fleurant bon la Provence, Jean Aicard et Aristide Fabre

les noter. Elles formeront la trame d'un roman qui lentement germera dans la tête et le cœur de l'écrivain exilé sous la Coupole.

Enfin, l'ami fidèle, qui vit sur place, sera l'intermédiaire irremplaçable qui mettra sur pied parties de chasse, promenades, agapes que Jean Aicard, en belle et bonne compagnie, souhaite faire lors de ses séjours varois.

Aristide a la charge de tout préparer. Lorsqu'il s'agit d'organiser des réunions avec des convives de marque et gentes dames, Jean Aicard écrit, précis, minutieux, méticuleux même. Chaque point d'information réclamé est marqué par un trait nerveux dans la marge. Les détails demandés sont nombreux, l'emploi du temps est minuté. Jean Aicard calligraphie ses recommandations en des mots fortement et plusieurs fois soulignés et en lettres de plus en plus grosses qui s'étalent sur toute la largeur de la page. Et c'est un ballet de points de suspension, interrogation, exclamation qui, dans cette conversation écrite, sont comme autant de coups de poing sur la table ! Ces lettres, il faut les avoir lues, et surtout les avoir vues de ses propres yeux. Sous la plume de Jean Aicard, les lignes s'en donnent à cœur joie. Il insiste, pointe, revient et les consignes pleuvent sur le pauvre Aristide. Voilà ce que cela donne :

Mon cher Aristide Fabre,

C'est arrangé, mais ce n'est pas lundi ce sera mardi à dix heures que nous arriverons à Sainte-Maxime venant de Saint-Raphaël.

- Nous irons déjeuner au Plan. Prévenez M. Pin.

- J'amènerai trois invités. Avec les vôtres – qui iront au Plan par l'omnibus – cela fera que nous seront sept ou huit. Nous réinviterons Bellone.

- Je voudrais que la voiture nous conduisît au Plan par le chemin que nous avons pris en revenant avec le Capitaine.

- Il faudrait aussi que les voiturins nous fissent des prix de Maurin et non des prix d'Anglais...

- Après le déjeuner la voiture nous conduira du Plan à Cogolin. On peut donc arranger la chose, me semble-t-il, avec la même voiture.

- Je dois dîner et coucher à Cogolin.

- Le lendemain déjeuner à la Cantine du Don.

- Bien entendu vous êtes invité tout le temps si vous êtes libre.

Donc, c'est entendu, j'arriverai à Sainte-Maxime mardi matin à 10 heures avec mes trois invités. Vous aurez arrêté une voiture pour eux et moi et vous aurez prévenu Pin.

Merci.

Jean Aicard, du poème au roman

Autre exemple, sur papier à en-tête de l'Hôtel des Bains, à Saint-Raphaël, Jean Aicard inscrit :

Mercredi soir, Service de Maurin des Maures.

Mon cher Aristide Fabre,

Voici : Après demain vendredi à 5 heures du matin, nous arriverons DEUX à la gare de la Garonnette – par le train. Y serez-vous ? Je le souhaite. A 11 heures, l'automobile de M. Coquelin venant de Saint-Raphaël nous prendra à la Garonnette et nous conduira à Sainte-Maxime. J'ai invité M. Coquelin et son ami M. Boyer à déjeuner à Sainte-Maxime, sur le quai, dans les palmiers. Et je vous invite, bien entendu.

Menu à commander par vous :

- Bouillabaisse sérieuse, de PESCADOU
- Perdreaux
- Gibier

Est-ce dit ?

Je vous prie de me télégraphier demain. Ce n'est que sur votre réponse télégraphique, reçue demain – jeudi – que nous partirons, après demain matin, vendredi à 4 heures et demi pour la Garonnette. Donc, j'attends la dépêche.

Nous parlerons du banquet de septembre. Bien affectueusement.

PS. Par prudence, dites au cocher de m'amener son fiacre à 11 heures à la Garonnette.

Répondez autant de fois OUI que j'ai posé de questions.

Ainsi, à travers ces écrits, on voit, jour après jour, année après année, dans ce massif sauvage et splendide des Maures, sous son ciel d'azur, face à la mer omniprésente, se dérouler une existence simple, proche de la nature, avec ses joies saines et son éthique sereine qui, avant même de faire le fond d'un roman, constitue un vécu passionnément désiré qui nourrira la substance et authentifiera la qualité de l'œuvre à venir. Aristide Fabre en fut l'intime complice. Sa part de paternité dans l'enfantement de *Maurin des Maures* ne s'arrête pas à cette belle amitié, ce partage des jours heureux. Aristide glana moult éléments plaisants dont l'écrivain se servira pour étoffer son récit. Les lettres de Jean Aicard en témoignent :

Merci de l'anecdote qui figurera dans le nouveau Maurin...

Très jolie, votre histoire de curé ! Le passage de votre lettre sur les Maures et les chèvres blanches n'a pas l'air d'un illettré – comme vous dites. Le cœur illumine tout, voyez-vous, et la simplicité est plus belle et plus lucide que toutes les autres qualités du cœur.

Une amitié fleurant bon la Provence, Jean Aicard et Aristide Fabre

Cette phrase éclaire de manière lumineuse la qualité de l'âme profonde de l'académicien, comme celle du prétendu illettré, Aristide Fabre, et la beauté morale du lien qui unit les deux hommes. Ce lien n'est pas sans rappeler celui qui rapprochera le sauvage Maurin du bon docteur Rinal. Une sensibilité, un sens de la beauté, de la simplicité autant que de l'honneur qui constitueront le fond même de l'esprit du fameux Maurin des Maures, ce Don Quichotte provençal, mâtiné de sagesse et de sang sarrasins, au fatalisme oriental.

Jean Aicard donne souvent à l'ami Aristide des nouvelles du roman : « Quand vous viendrez, je vous lirai quelques pages de *Maourin deis Maouras*. » « Le travail des illustrateurs avance – et je vais faire Parlo-Soulet dans l'Estérel. » « Savez-vous que Maurin se porte très bien et chaque jour de mieux en mieux. » Plus explicite encore : « Il va bien, NOTRE Maurin. »

Cette correspondance montre bien le rôle d'Aristide dans la genèse de *Maurin des Maures* et de ses personnages. Fut-il le modèle de Maurin, plus que le braconnier Arné, souvent cité ? Sans nul doute. Mais le modèle de Maurin ne fut-il pas, avant tout, une manière de voir et de concevoir la vie, un art de vivre appartenant à tout un peuple et à une époque qu'a connus Jean Aicard, dans cette Provence tant aimée, en compagnie d'Aristide et de leurs amis, gens simples et fins, infiniment plus vrais qu'un Tartarin de Tarascon ?

Le génie de Jean Aicard fut dans cette authenticité et cette simplicité de sa vie en Provence, en contraste avec son existence parisienne. L'écrivain, parvenu au Parnasse, a conservé son âme d'enfant ouvrant ses yeux émerveillés sur la beauté lumineuse de son pays natal. Une beauté qu'Aristide a su dire en quatre vers :

Si pour les contempler dans leurs magnificence
 Vous ne gravissez point nos sentiers parfumés
 Vous n'auriez jamais vu l'écrin de ma Provence
 Vous ne connaissiez pas nos sites embaumés.

Voilà, en tout cas, ce que Aristide et Jean n'ont pas manqué de faire ensemble.

Le succès populaire de *Maurin des Maures* tient au fait que Jean Aicard a su transmettre l'âme de la Provence dans une forme littéraire comprise par les nouvelles générations. Il a chanté la Provence dans un

Jean Aicard, du poème au roman

idiome qui a su traduire l'état d'esprit d'un peuple, la mémoire d'une race, l'identité d'une province.

Au-delà de l'art littéraire, il y fallait ce vécu passionné tel qu'on le découvre, retracé au fil des jours de cette amitié qui lia l'écrivain au sériculteur de Sainte-Maxime. Une amitié fleurant bon la Provence, qui devint la source d'où allait jaillir un grand classique de la Provence francophone : *Maurin des Maures*.

Ces belles pages écrites ont été de bien belles pages vécues, par monts et par vaux, en bonne humeur et belle amitié. Joie de vivre et de rire sous le soleil du Midi, marqué au sceau d'une nature toujours en beauté. Ce faisant, Aristide Fabre et Jean Aicard ont répondu, par avance, au regret poignant de Camus qui écrivait : « L'homme moderne préfère le confort à la beauté. » C'était sans compter avec l'esprit méridional dont Maurin des Maures est devenu le symbole immortel. Pour que « Notre joie demeure », dirait Giono.

Jean-Claude LÉONIDE

NOTE

1. La manière dont j'ai connu Aristide Fabre est, en soi, presque une galéjade. Jean-Maurin Fabre, son fils, grand reporter au journal *Paris-Jour*, était interrogé par la télévision, au cours des années 70, dans son appartement à Sainte-Maxime. Je remarquais, assistant à l'émission, la présence d'un téléphone sur sa table de travail. Une idée me traversa l'esprit. Trouver son numéro dans l'annuaire fut vite fait. L'émission terminée, j'appelle. Sur le ton de la plaisanterie, je demande :
 - Suis-je bien chez Maurin des Maures ?
 Une voix chaleureuse me répond :
 - Pardi ! Mais qui êtes-vous donc ?
 Je rétorque :
 - Un ami de Maurin des Maures !
 - Et bien alors, conclut mon interlocuteur, venez déjeuner à la maison !
 Ainsi fut fait. Une belle amitié venait de naître sur le coup d'une inspiration subite ou, sans doute, d'une envie d'en savoir plus sur l'histoire de Jean Aicard et de ses amis...